TROIS IDÉES POLITIQUES

CHATEAUBRIAND
MICHELET
SAINTE-BEUVE

PAR

CHARLES MAURRAS

CINQUIÈME ÉDITION

En dépit de la voix haute et salutaire des lois de gradations qui pénètrent si vivement toutes choses sur la terre et dans le ciel, des efforts insensés furent faits pour établir une démocratie universelle.

EDGARD POE.

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE

HONORÉ ET ÉDOUARD CHAMPION, ÉDITEURS

5, QUAI MALAQUAIS, 5

1912

add
Gly

PQ
2205
.Z5
M585
1912
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/troisidespoli00maur

TROIS IDÉES POLITIQUES

CHATEAUBRIAND – MICHELET
SAINTE-BEUVE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Jean Moréas, étude littéraire. Brochure.

Le Chemin de Paradis, contes philosophiques. 1 vol.

L'Idée de la décentralisation. Brochure.

Anthinea, *d'Athènes à Florence*. 1 vol.

L'Avenir de l'Intelligence. *Auguste Comte, le Romantisme féminin, Mademoiselle Monk*. 1 vol.

Les Amants de Venise *(George Sand et Musset)*. 1 vol.

Un Débat nouveau sur la République et la décentralisation (en collaboration avec MM. Paul Boncour, Joseph Reinach, Clemenceau, Xavier de Ricard, Varenne, Clémentel, etc.

Libéralisme et Libertés : Démocratie et Peuple. Brochure.

Le Dilemme de Marc Sangnier, *Essai sur la démocratie religieuse*. 1 vol.

L'Enquête sur la Monarchie (1900-1909). 1 vol.

EN COLLABORATION AVEC H. DUTRAIT-CROZON :

Si le coup de force est possible. 1 vol.

EN PRÉPARATION :

La Politique religieuse. 1 vol.

TROIS IDÉES POLITIQUES

CHATEAUBRIAND
MICHELET
SAINTE-BEUVE

PAR

CHARLES MAURRAS

CINQUIÈME ÉDITION

En dépit de la voix haute et salutaire des lois de gradations qui pénètrent si vivement toutes choses sur la terre et dans le ciel, des efforts insensés furent faits pour établir une démocratie universelle.

EDGARD POE.

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE

HONORÉ ET ÉDOUARD CHAMPION, ÉDITEURS

5, QUAI MALAQUAIS, 5

1912

IL A ÉTÉ TIRÉ

6 exemplaires sur papier du Japon, numérotés 1 à 6
et 25 exemplaires sur papier Hollande de Van Gelder,
numérotés 7 à 31

A

M. PAUL BOURGET

En souvenir des justes conclusions d'*Outre-Mer*.

« *Nous devons chercher ce qui reste de la vieille France et nous y rattacher par toutes nos fibres, retrouver la province d'unité naturelle et héréditaire sous le département artificiel et morcelé, l'autonomie municipale sous la centralisation administrative, les universités locales et fécondes sous notre Université officielle et morte, reconstituer la famille terrienne par la liberté de tester, protéger le travail par le rétablissement des corporations, rendre à la vie religieuse sa vigueur et sa dignité par la suppression du budget des cultes et le droit de posséder librement assuré aux associations religieuses, en un mot, sur ce point comme sur les autres, défaire systématiquement l'œuvre meurtrière de la Révolution française.* »

PAUL BOURGET, *Outre-Mer*, T. II.

AVANT-PROPOS

NOTE A L'ÉDITION DE 1912

L'année 1898, traversée d'agitations profondes, ne pouvait manquer d'introduire la politique et la religion dans ses trois grandes commémorations littéraires : le centenaire de la naissance de Michelet, le cinquantenaire de la mort de Chateaubriand, l'érection du buste de Sainte-Beuve. Mes réflexions d'alors aboutirent à des conclusions générales qui n'ont pas perdu tout leur intérêt aujourd'hui, car elles ne furent pas étrangères à la fondation de notre *Action française* sept mois plus tard. Je leur dois mes premières relations intellectuelles avec quelques-uns de ceux dont je suis le collaborateur depuis quatorze ans. Ce souvenir précieux me fera pardonner l'amitié que je garde à ce petit livre et le plaisir avec lequel j'ai cédé à mes vieux amis les éditeurs Honoré et Édouard Champion, quand ils m'ont proposé de le réimprimer dans la maison où il a vu le jour.

Il me paraît bien vain d'y changer grand'chose, hormis quelques paroles aiguës que j'ai plaisir à effacer. S'il fallait tout récrire, je n'aurais pas de peine à m'abstenir d'un certain courant d'épigrammes. L'expression d'un sentiment qui se cherchait encore côtoie ici, à chaque ligne, le formulaire d'une pensée qui se trouvait.

Les défenseurs de l'anarchie démocratique et libérale, seuls visés et atteints par la direction générale de ma critique, ne manqueront pas de la représenter de nouveau comme ennemie secrète d'une organisation religieuse que je vénère. C'est pourquoi il ne m'a pas semblé inutile de fixer, dans cette nouvelle édition, page 61, en note, la preuve décisive de l'intention calomnieuse acharnée à dénaturer ma pensée.

Ch. M.

AVANT-PROPOS

Je ne traite pas de Chateaubriand, de Michelet, ni de Sainte-Beuve; mais on n'a point traité de Sainte-Beuve, de Michelet, ni de Chateaubriand dans les solennités dont ils ont fourni le prétexte.

Je veux parler de ce qui fut l'unique sujet des discours et des écrits publiés à propos de ces trois écrivains. Je dirai quel sens politique peut être sans erreur prêté à leurs ouvrages. Ce n'est pas de ma faute si on leur en a prêté un.

Que les partis en quête d'un aïeul représentatif se trompent parfois de grand homme, je n'y peux rien non plus: ils m'auraient épargné de relever l'erreur s'ils l'eussent d'abord évitée. Comme

disent les philosophes. tout cela m'est *donné*. Mais, sur cette donnée, je me préoccupe d'avoir raison ; il me semble douteux que ces réflexions souffrent de conteste sérieuse.

La vieille France croit tirer un grand honneur de Chateaubriand, elle se trompe. La France moderne accepte Michelet pour patron, mais elle se trompe à son tour. En revanche, ni l'une ni l'autre des deux Frances ne nous montre un souci bien vif de Sainte-Beuve ; c'est encore une faute, un Sainte-Beuve peut les remettre d'accord.

I

CHATEAUBRIAND

OU

L'ANARCHIE

La soumission est la base du perfectionnement.

AUGUSTE COMTE.

I

CHATEAUBRIAND

OU

L'ANARCHIE

J'admire surtout l'égarement de la vieille France. Ce Régime ancien dont elle garde la religion, l'État français d'avant dix-sept cent quatre-vingt-neuf, était monarchique, hiérarchique, syndicaliste et communautaire; tout individu y vivait soutenu et discipliné : Chateaubriand fut des premiers après Jean-Jacques qui firent admettre et aimer un personnage isolé et comme perclus dans l'orgueil et l'ennui de sa liberté.

La vieille France avait ses constitutions propres, nées des races et des sols qui la composaient : les voyages de Chateaubriand aux pays anglais marquent, avec ceux de Voltaire et de Montesquieu, les dates mémorables de l'anglomanie constitutionnelle; il ne guérit jamais de son premier goût pour les plagiats du système britannique, libéralisme, gouvernement parlementaire et régime de cabinet.

La vieille France avait l'esprit classique[1], juridique, philosophique, plus sensible aux rapports des choses qu'aux choses mêmes, et, jusque dans les récits les plus libertins, ses écrivains se rangeaient à la présidence de la raison; comme les Athéniens du ve siècle, cette race arrivée à la perfection du génie humain avait, selon une élégante expression de M. Boutmy, réussi à substituer « le procédé logique » au « procédé intuitif », qu'elle laissait aux animaux et aux barbares : Chateaubriand désorganisa ce génie abstrait en y faisant prévaloir l'imagination, en communiquant au langage, aux mots, une couleur de sensualité, un goût de chair[2], une complaisance dans le physique, où personne ne s'était risqué avant lui. En même temps, il révélait l'art romantique des peuples du nord de l'Europe. Quoiqu'il ait plus tard déploré l'influence contre nature que ces peuples sans maturite acquirent chez nous, il en est le premier auteur.

La vieille France professait ce catholicisme traditionnel qui, soumettant les visions juives et le sentiment chrétien à la discipline reçue du monde hellénique et romain, porte avec soi l'ordre naturel de l'humanité : Chateaubriand a négligé cette forte substance de la doctrine. De la prétendue Renaissance qu'on le loue d'avoir provoquée datent ces « pantalonnades théolo-

1. Voir la note I.
2. Voir la note II.

giques », ce manque de sérieux dans l'apologétique, qui faisaient rire les maîtres d'Ernest Renan. Examinée de près, elle diffère seulement par le lustre du pittoresque et les appels aux sens du déisme sentimental[1] propagé par les Allemands et les Suisses du salon Necker. On a nommé Chateaubriand « un épicurien catholique », mais il n'est point cela du tout. Je le dirais plus volontiers un protestant honteux vêtu de la pourpre de Rome. Il a contribué presque autant que Lamennais, son compatriote, à notre anarchie religieuse.

Si enfin le *Génie du Christianisme* lui donne l'attitude d'un farouche adversaire de la Révolution, de fait, il en a été le grand obligé.

Lorsque, ayant pris congé des sauvages de l'Amérique, François-René de Chateaubriand retrouva sa patrie, elle était couverte de ruines qui l'émurent profondément. Ses premières ébullitions furent, il est vrai, pour maudire dans un *Essai* fameux ce qui venait d'ainsi périr. Peu à peu toutefois, l'imagination historique reprenant le dessus, il aima, mortes et gisantes, des institutions qu'il avait fuies jusqu'au désert, quand elles florissaient. Il leur donna, non point des pleurs, mais des pages si

1. Voir la note III.

grandement et si pathétiquement éplorées que leur son éveilla, par la suite, ses propres larmes.

Il les versait de bonne foi. Cette sincérité allait même jusqu'à l'atroce. Cet artiste mit aux concerts de ses flûtes funèbres une condition secrète, mais invariable : il exigeait que sa plainte fût soutenue, sa tristesse nourrie de solides calamités, de malheurs consommés et définitifs, et de chutes sans espoir de relèvement. Sa sympathie, son éloquence se détournaient des infortunes incomplètes. Il fallait que son sujet fût frappé au cœur. Mais qu'une des victimes, roulées, cousues, chantées par lui dans le « linceul de pourpre » fît quelque mouvement, ce n'était plus de jeu; ressuscitant, elles le désobligeaient pour toujours.

Quand donc la monarchie française eut le mauvais goût de renaître, elle fut bien reçue! Après les premiers compliments, faits en haine de Bonaparte et qu'un bon gentilhomme ne refusait pas à son prince, Chateaubriand punit, du mieux qu'il le put faire, ce démenti impertinent que la Restauration infligeait à ses *Requiem*. Louis XVIII n'eut pas de plus incommode sujet, ni ses meilleurs ministres de collègue plus dangereux[1].

Enfin 1830 éclate, le délivre. Voilà notre homme sur une ruine nouvelle. Tous les devoirs de loyalisme

1. Voir la note IV.

deviennent aussitôt faciles et même agréables[1]. Il intrigue, voyage, publie des déclarations. « Madame, votre fils est mon roi! » La mort de Napoléon II lui donne un grand coup d'espérance : si le duc de Bordeaux, lui aussi...? Mais le duc de Bordeaux grandit. Cette douceur est refusée à M. de Chateaubriand de chanter le grand air au service du dernier roi : il se console en regardant le dernier trône mis en morceaux.

La monarchie légitime a cessé de vivre, tel est le sujet ordinaire de ses méditations; l'évidence de cette vérité provisoire lui rend la sécurité; mais toutefois, de temps à autre, il se transporte à la sépulture royale, lève le drap et palpe les beaux membres inanimés; pour les mieux préserver de réviviscences possibles, cet ancien soldat de Condé les accable de bénédictions acérées et d'éloges perfides, pareils à des coups de stylet.

Ceci est littéral. A ses façons de *craindre* la démagogie, le socialisme, la République européenne, on se rend compte qu'il les appelle de tous ses vœux. Prévoir certains fléaux, les prévoir en public, de ce ton sarcastique, amer et dégagé, équivaut à les préparer.

Assurément, ce noble esprit, si supérieur à l'intelligence des Hugo, des Michelet et des autres romantiques,

1. Voir la note V.

ne se figurait pas le nouveau régime sans quelque horreur. Mais il aimait l'horreur : je voudrais oser dire qu'il y goûtait, à la manière de Néron et de Sade, la joie de se faire un peu mal, associée à des plaisirs plus pénétrants.

Son goût des malheurs historiques fut bien servi jusqu'à la fin. Il mourut dans les délices du désespoir; le canon des journées de Juin s'éteignait à peine. Il avait entendu la fusillade de Février. Le nécrologue des théocraties et des monarchies, qui tenait un registre des empereurs, des papes, des rois et des grands personnages saisis devant lui par la disgrâce ou la mort, n'entonna point le cantique de Siméon sans avoir mis sur ses tablettes l'exil des Orléans et la chute de Lamartine.

Race de naufrageurs et de faiseurs d'épaves, oiseau rapace et solitaire, amateur de charniers, Chateaubriand n'a jamais cherché, dans la mort et dans le passé, le transmissible, le fécond, le traditionnel, l'éternel : mais le passé, comme passé, et la mort, comme mort, furent ses uniques plaisirs. Loin de rien conserver, il fit au besoin des dégâts, afin de se donner de plus sûrs motifs de regrets. En toutes choses, il ne vit que leur force de l'émouvoir, c'est-à-dire lui-même. A la cour, dans les camps, dans les charges publiques comme dans ses

livres, il est lui, et il n'est que lui, ermite de Combourg, solitaire de la Floride. Il se soumettait l'univers. Cette idole des modernes conservateurs nous incarne surtout le génie des Révolutions. Il l'incarne bien plus que Michelet peut-être. On le fêterait en sabots, affublé de la carmagnole et cocarde rouge au bonnet.

II

MICHELET

OU

LA DÉMOCRATIE

> En dépit de la voix haute et salutaire des lois de gradation qui pénètrent si vivement toutes choses sur la terre et dans le ciel, des efforts insensés furent faits pour établir une démocratie universelle.
>
> EDGAR POE.
>
> (*Colloque entre Monos et Una.*)

II

MICHELET

OU

LA DÉMOCRATIE

Dans une de ses anciennes caricatures, le dessinateur André Gill se montre généreux envers Michelet : il lui met au bonnet une cocarde tricolore, insigne commun des Français. C'est une largesse du même goût que vient de faire au même auteur le monde officiel. On nous arrange Michelet en patron de l'histoire et de l'unité nationales. Tous les amis de l'historien acceptent un arrangement si avantageux pour son ombre. Mais beaucoup de Français ont jugé néanmoins le centenaire de cet homme comme une aggravation de la fête du 14 Juillet. Un évêque s'est plaint, tout lettré philosophe a haussé les épaules.

Il est vrai que l'État veille sur Michelet depuis longtemps. Il en fait son affaire et comme sa religion. Outre les quatre cultes reconnus par l'État, en voilà un cinquième de privilégié. Partout où il le peut sans se

mettre dans l'embarras ni causer de plaintes publiques, l'État introduit les œuvres et l'influence de son docteur; voyez, notamment, dans les écoles primaires, les traités d'histoire de France, les manuels d'instruction civique et morale : ces petits livres ne respirent que les « idées » de Michelet. A Sèvres, à Fontenay, les jeunes normaliennes ont Michelet pour aumônier; il est le Fénelon de ces nouveaux Saint-Cyr. Je ne discute point si l'action de l'État est ici constitutionnelle : je me contente de douter que Michelet puisse fournir le service attendu de lui.

L'État part de cette conjecture ingénue que l'auteur de la *Bible de l'humanité* « émancipe », introduit les jeunes esprits à la liberté de penser. Michelet s'en vante beaucoup. Mais, au son que donnent chez lui ces vanteries, je crois entendre un vieil esclave halluciné prendre ses lourdes chaînes pour le myrte d'Harmodius.

Qui fut plus serf que Michelet? Cette brillante intelligence, préposée aujourd'hui à la direction de tant d'autres, ne se posséda point elle-même. Il fallait toujours qu'elle pliât sous quelque joug, obéît à quelque aiguillon. Un esprit pur et libre se décide par des raisons et, en d'autres mots, par lui-même : le sien cédait, pour l'ordinaire, à ce ramassis d'impressions et d'imaginations

qui se forment sous l'influence des nerfs, du sang, du foie et des autres glandes. Ces humeurs naturelles le menaient comme un alcool.

Fort savant, il aura été des grands travailleurs de son siècle : comme on dit, un bénédictin. Mais rien n'est aussi instructif que de saisir les différences de l'œuvre de Michelet et des œuvres bénédictines. Celles-ci, l'*Histoire littéraire de la France*, par exemple, montrent dès l'abord un grand air de sagesse et de gravité. Avec moins de génie que chez l'historien romantique, elles offrent, page par page et même phrase à phrase, sans parler des nobles qualités de la langue, un caractère si rationnel, un style si parfait et si rigoureux, un si vif sentiment de l'universelle ordonnance, une si sereine force d'esprit que la comparaison ne peut tourner qu'à la honte de Michelet. Bien penser, induire et déduire avec suite, sauve des agitations de l'envie, de la peur et de l'aversion. Les bonheurs d'expression, les couleurs vives, les vues perçantes de Michelet ne peuvent tenir la place de la raison. Ses avantages naturels ne font que le livrer à plus de caprices : fruste, amorphe, enfantin, il vagit quand les autres parlent.

J'avoue que ce vagissement peut recevoir un sens historique ; il peut signifier l'avènement aux lettres fran

çaises des mineurs, des enfants, des « petits barbares », ainsi que les nomme Le Play.

Pendant de longs âges, la France fut représentée, en littérature comme ailleurs, par les membres d'une élite héréditaire; les beaux esprits qui pouvaient naître de la très petite bourgeoisie ou du peuple accédaient aux honneurs par la cléricature : les études de théologie et de casuistique imposées à ces clercs leur procuraient toute la fleur des acquisitions de leur Ordre; le profit de ce rude et subtil exercice égalait, pour leur affinement moral et logique, les avantages d'une longue série d'aïeux. Jusqu'au milieu du siècle cette gymnastique a gardé sa valeur, et Renan, qu'une heureuse étoile soumit au régime du séminaire, s'en est fait une idée très nette. Je regrette comme un malheur que Michelet, petit apprenti parisien, n'ait pas connu le privilège d'une pareille formation. Saint Sulpice a manqué à cet homme nouveau; l'Université, même renforcée des leçons écrites de Herder et de Vico, ne suffit point à lui conférer ses quartiers de noblesse intellectuelle. On en a vu le résultat[1] : presque le premier, Michelet a donné ce scandale d'un très grand écrivain français dont la pensée est molle, l'ordre nul, la dialectique sans nerf.

Plus dépourvu parmi les idées générales que n'avait

1. Voir la note VI.

été Robinson parmi les bêtes et les plantes de son île, Michelet se trouva dans la même nécessité de se faire des outils sans aucun outil, une méthode sans méthode, un art de penser sans cerveau. Mourant d'envie de raisonner, il prit le plus court. Il utilisa son grand cœur. Comme il eût labouré avec la pointe d'un couteau ou taillé des sabots au moyen d'une bêche si la fantaisie du sabotage ou du labourage lui était venue, Michelet fit de la pensée avec son cœur.

Il fit penser son cœur sur tous les sujets concevables, l'histoire des hommes, celle de la nature, la morale, la religion. Il crut connaître par le cœur les causes des faits, leurs raisons et leur sens humain ou divin; il eût même exercé son cœur à jouer aux échecs et à réduire des fractions[1]. Le résultat des opérations de ce cœur-prodige lui parut si parfait[2] qu'il se confessa l'heureux inventeur de la première des méthodes. Le cœur de Michelet se promut cerveau, mais cerveau de bien meilleur ordre que les cerveaux de simple substance cérébrale et qui ne savent que penser; sous le titre de conscience, il s'institua juge unique de la vérité. Aux divinations de son cœur, s'associaient quelque centon de christianisme allemand et de platonisme syrien,

1. Voir la note VII.
2. Voir la note VIII.

plusieurs idées antiques comprises assez mal, ou travesties par bonté d'âme, et beaucoup des sottises qui coururent les rues entre 1825 et 1850. Cette mixture, réchauffée et dorée au foyer de l'imagination et de la passion les plus belles, donne une pâte consistante, comme un humble *Corpus* de philosophie populaire, et fait rêver d'un Jules Verne mystagogue et sociologue.

Son procédé le plus familier consiste à élever jusqu'à la dignité de Dieu chaque rudiment d'idée générale qui passe à sa portée. Non un dieu de polythéiste, fini et balancé par un vaste concert d'autres forces divines, mais un vrai Dieu au sens chrétien, un Dieu de monothéiste, revêtu pour quelques minutes de toutes les perfections comptées par les théologiens.

Ces divinités temporaires se succèdent au gré de sa mobilité : c'est tour à tour la Vie, l'Homme, l'Amour, le Droit, la Justice, le Peuple, la Révolution. Quelquefois ces abstractions variées se fondent les unes dans les autres, car Michelet manquait à un rare degré de l'art de distinguer : elles font masse contre un commun adversaire, qui s'appelle, selon les besoins d'un moment, la Mort, la Bête, la Haine ou l'Autorité... Ces conceptions d'un manichéisme incertain nous ramènent, malgré la pompe des majuscules et l'emphase du style, aux premiers bégaiements du haut Moyen Age : quelques

moines de grand chemin déifiaient ainsi les confuses et tendres énergies de leur sentiment; mais leurs successeurs condamnèrent[1] cette « erreur des aveugles qui se font guides », *L'error de' ciechi che si fanno duci*. Dans la *Divine Comédie*, Virgile explique en deux tercets à son disciple que, si le cœur produit l'énergie de la vie et la matière brute de notre mouvement, la raison[2] à seule qualité pour tout diriger.

Michelet moraliste ignore la raison; politique, il n'en tient non plus aucun compte réel. Il crée un droit et même un privilège au profit de la non-valeur. Il forge à tout néant des titres à la vie. Il jette un grand pays pensant, une race active et féconde, en proie au bon

1. *Or ti puote apparer quant'è nascosa*
La veritade alla gente ch'avvera
Ciascuno amore in sè laudabil causa,

Però che forse appar la sua matera
Sempr'esser buona; ma non ciascun segno
E' buono, ancor che buona sia la cera.

(Purgatorio, XVIII, 34-39).

Ce que Dante dit de l'Amour se peut dire aussi de la volonté. Il a fallu descendre tous les degrés de la décrépitude intellectuelle pour en venir à l'état d'esprit de ces modernes professeurs et maîtres de la jeunesse qui appellent publiquement toute volonté *in sè laudabil causa*.

2. ...*la virtù che consiglia*
E dell' assenso de' tener la soglia.

(Pg., XVIII, 62-63).

plaisir de ses gueux niais et féroces. Tout cœur d'homme lui apparaît, comme son cœur, l'asile des oracles et le temple des prophéties, chose divine, inviolable et incoercible. Théologien des droits de la multitude et de cet instinct populaire qui lui semble infaillible, justificateur habituel de toutes les révoltes contre les sacerdoces et les empires, il définit les hommes supérieurs comme de simples mandataires et des représentants mystiques de la populace. Il définissait bien sa propre qualité. Il ne définissait rien d'autre. Ce qu'il raconte et célèbre en quarante volumes, ce n'est pas l'histoire de la France ni du peuple français, mais les fastes de notre plèbe; ce qu'il en exalte, au delà de tout, c'est deux passions, nullement particulières à ce pays et communes à toute masse populaire indiscrètement agitée : l'impatience de l'ordre, la furie de l'égalité.

On a de la peine à penser que cet annaliste d'une France décapitée, ce philosophe d'une humanité sans cerveau, représente l'essence de l'esprit national ou même l'esprit de l'État. Je concède que nos pouvoirs publics, en tant que démocrates, aient parfois intérêt à choisir de ces héros-là : mais en tant que Français? en tant qu'hommes? en tant que gardiens de la civilisation? en tant même que parti de gouvernement? Si j'étais à leur place, le souvenir de ce centenaire ne me laisserait point très paisible.

Ils en auront des remords avant peu de temps. Tout ce bouillonnant Michelet, déversé dans des milliers d'écoles[1], sur des millions d'écoliers, portera son fruit naturel : il multiplie, il accumule sur nos têtes les chances de prochain obscurcissement (à vrai dire, d'obscurantisme), les menaces d'orage, de discorde et de confusion. Si nos fils réussissent à paraître plus sots que nous, plus pauvres, plus grossiers, plus proches voisins de la bête, la dégénérescence trouvera son excuse dans les leçons qu'on leur fit apprendre de Michelet.

1. Au 14 juillet, le gouvernement de la République, représenté par deux ministres de l'Instruction publique, MM. Alfred Rambaud et Léon Bourgeois, a fait distribuer gratuitement dans toutes les écoles du territoire une brochure de morceaux choisis de Michelet (*Hommage à Jules Michelet, 21 août 1798 - 9 février 1874*, Paris, Imprimerie nationale). J'y note des pages sur la fédération de 1790, les volontaires de 92, la Marseillaise, Valmy, qui ne sont qu'un fatras d'erreurs historiques, politiques, philosophiques.

III

SAINTE-BEUVE

OU

L'EMPIRISME ORGANISATEUR

Πάντα χρήματα ἦν ὁμοῦ, εἶτα νοῦς ἐλθὼν αὐτὰ διεκόσμησε.

Toutes choses étaient confuses ; l'intelligence est venue les organiser.

ANAXAGORE, d'après Diog. Laert., II, 3.

III

SAINTE-BEUVE

OU

L'EMPIRISME ORGANISATEUR

Michelet figurant l'inverse du progrès et Chateaubriand le contraire de la tradition, cette double méprise de la vieille France et de la France moderne se complique, ai-je dit, d'une double négligence envers Sainte-Beuve. J'aurai le courage de répéter et de montrer que Sainte-Beuve leur servirait à l'une et à l'autre.

A la vérité, ce grand homme ne brille point par le caractère. Il laisse assez vite entrevoir les basses parties de son âme. Ceux mêmes qui se plaisent infiniment auprès de lui ne l'aiment qu'avec précaution. Mais qu'est-il nécessaire que son personnage nous plaise! En oubliant le peu que fut cette personne, il faut considérer l'essence impersonnelle de l'esprit pur.

*
* *

La devise qu'on a inscrite au monument du Luxembourg : *Le vrai, le vrai seul*, serait, pour tout autre, am

bitieuse. Elle devint juste pour lui. Sur ses derniers jours, Sainte-Beuve ne tenait à peu près qu'à la vérité. Cette vérité fut particulièrement cachée aux hommes de son âge, enfants névropathiques des révolutions et des guerres. Une singulière démence, née des entreprises de la sensibilité sur la fantaisie et de la fantaisie sur la raison, les empêchait tout à la fois de voir juste, de bien juger et d'argumenter avec rigueur et solidité. Manque d'observation, arrêt du sens critique, lésion profonde de la faculté logique, c'est proprement la triple tare du romantisme. Joignez que la rupture des hautes traditions intellectuelles, dont j'ai traité pour Michelet, rendait plus cruelle et plus difficile la guérison de cette maladie de l'intelligence.

En philosophie et en poésie comme en histoire et en religion, les écoles les plus brillantes s'attachaient à développer soit des vérités fort banales en termes ambitieux, soit des vues neuves et curieuses, mais démesurément amplifiées par le langage. Une foule de maîtres s'improvisaient ainsi et chacun avait ses disciples; ceux-ci ramassaient et embauchaient les passants. Infatigable dans la curiosité, Sainte-Beuve visita un par un les cénacles contemporains. Il s'en mettait. On l'accueillait, on l'initiait sur-le-champ, tant il montrait de timide ferveur, de disposition à l'étude et de fine compréhension. Toujours intéressé, il paraissait conquis. Catéchu-

mène ou néophyte, nul ne s'entendait comme lui à déraisonner dans le chœur. Puis, soudainement, sur le signe de quelque puissance invisible, il prenait un air mécontent; son visage se refermait, il saluait, fuyait, et les plus douces habitudes ne le ramenaient point.

Ainsi répandit-il sa fine et discrète lueur chez les saint-simoniens du *Globe*, dans la société de Victor Hugo, le monde de Chateaubriand, l'école menaisienne, le cercle de Vinet... Chaque départ indignait l'hôte, qui criait à la trahison. Je conviens que l'allure de Sainte-Beuve, un peu gauche et oblique, jointe à tout ce que l'on savait de son naturel, donnait une prise au reproche. Et cependant il n'avait trahi personne, ni rien livré. Le trahi, c'était lui : au lieu des vérités capitales promises, on lui avait fourni le faux; mais ce contact du faux suffisait à l'émanciper.

*
* *

Émancipé des autres, il se libéra de lui même. Un jour arriva promptement que Charles-Augustin Sainte-Beuve sut préférer la vérité à son cœur. Tout au moins, quand il s'occupa des écrivains d'un autre siècle que le sien, il cessa de chercher, comme il avait fait au début, sa propre ressemblance au fond de leurs œuvres; il les lut, les approfondit pour elles-mêmes. Dans les vingt-cinq ou

trente années dernières de sa vie, l'admirable vieillard entre, pénètre, s'insinue, agile et puissant comme un dieu, dans chaque repli des idées et des affaires ; il s'égale au moindre détail; il en dresse des états aussi minutieux que brefs; il se renseigne exactement, nous renseigne avec abondance; il éclaire mille difficultés d'histoire par des chefs-d'œuvre de biographie. Peu à peu se dispose dans son esprit comme un Musée de la vérité partielle. Sans étiquette de politique ou de religion, il note ce qui est, tout ce qui est, comme il le perçoit, de son style paisible, honnêtement gracieux, mais substantiel et vivant, où tout conspire à peindre et à faire sentir.

L'exercice, ajouté à ses dons naturels, lui avait formé peu à peu ce jugement, ce sentiment, ce don de voir, de classer, de proportionner dont il n'était aucun exemple autour de lui. L'étude des siècles antérieurs aux nôtres, sa grande *Histoire de Port-Royal*, qui l'avait fait le contemporain et le condisciple de Blaise Pascal et de Jean Racine, avaient achevé de l'instruire et de le délivrer. Sans se vanter, mais infatigablement (bien plus qu'un Nisard, à vrai dire) il s'imprègne de la vraie moelle nationale : vivacité du XVIIIe, doctrine du XVIIe. Quand d'autres de son âge descendent à la mort sans avoir quitté le berceau, ce fin et large esprit ne s'arrête de croître, de mûrir, de fructifier. Il meurt et, à défaut d'une doctrine formulée, laisse au monde son répertoire

de réalités bien décrites, ses leçons d'analyse et l'idée de traiter des œuvres de l'esprit en naturaliste et en médecin.

*
* *

Un esprit d'une rare pénétration[1] a nommé l'auteur des *Lundis* notre Thomas d'Aquin. Le mot, qui peut surprendre, a sa profonde vérité. Chaque âge possède le Thomas d'Aquin qu'il mérite, et n'a rien de meilleur.

Le nôtre est sans doute plus critique que généralisateur et plus douteur qu'affirmatif. Pourtant, sachons tout ce que vaut cette Somme naturaliste, rédigée par le plus analyste des hommes. Il ne faut pas croire qu'on n'y trouvera que des faits à côté d'autres faits, privés de vie et de vertu, comme des fleurs d'herbier. C'est là un ancien préjugé, né de nos préventions, non contre Sainte-Beuve mais contre l'analyse. L'analyse passe aujourd'hui pour impuissante à donner autre chose que cette poussière de renseignements desséchés. Je ne sais pas d'erreur plus grande. S'il est très vrai que l'analyse décompose pour découvrir l'ordre de la composition, il n'est point vrai que cette décomposition, cette anatomie soient stériles pour la vie active et ne fassent que nous

1. M. Anatole France, dans *La Vie littéraire*.

montrer l'ordre de ce qui est ou le mécanisme des composants. L'analyse fournit les éléments d'une recomposition : les personnes qui n'ont jamais usé de ce procédé sont les seules à l'ignorer.

En effet, l'analyse ne démembre point indistinctement tous les produits de la nature. Chez Sainte-Beuve comme ailleurs, l'analyse choisit plutôt, entre les ouvrages dont on peut observer l'arrangement et le travail, les plus heureux et les mieux faits, ceux qui témoignent d'une perfection de leur genre et, pour ainsi dire appartiennent à la Nature triomphante, à la Nature qui achève et réussit. En ce cas, l'analyse fait donc voir quelles sont les conditions communes et les lois empiriques de ces coups de bonheur ; elle montre comment la Nature s'y prend pour ne point manquer sa besogne et atteindre de bonnes fins.

De l'étude de ces succès particuliers, l'analyste peut se former une espèce de Science de la bonne fortune. Il en dresse le coutumier, sinon le code. De ce qui est le mieux, il infère des types qui y soient conformes dans l'avenir. Cette élite des faits lui propose ainsi la substance des intérêts supérieurs que l'on nomme, suivant les cas, le droit ou le devoir. Sainte-Beuve n'était ni si croyant ni si crédule qu'il se pût flatter d'avoir lu, comme un aruspice, aux entrailles des choses, soit les grandes lois de l'histoire, soit la clef de nos destinées

particulières et le guide précis de la moralité : mais, aussi souvent qu'il pouvait ajouter au renseignement de fait une vue de droit naturel et, comme on peut dire en tudesque, *une échappée sur l'idéal*, qui n'eussent rien d'imaginaire, il le faisait hardiment et modestement.

Qu'il s'agisse de la correspondance d'un préfet, des écrits de Napoléon ou des recherches de Le Play sur la condition du travail et de la famille en Europe (ce Le Play, qu'il appelle un « Bonald rajeuni, progressif et scientifique »), une diligente induction permet à Sainte-Beuve d'entrevoir et de dessiner, entre deux purs constats de faits, la figure d'une vérité générale. Cette vérité contredit souvent les idées reçues de son temps.

Elle contredit même, cette vérité aperçue par la raison de Sainte-Beuve, les goûts qui lui sont personnels, ceux qui lui viennent de naissance et de complexion. Il ne faut pas perdre de vue, quand nous parlons de lui, les différences capitales entre l'homme et l'esprit. Le premier a été jugé avec dureté, mais justice, par Frédéric Nietzsche[1]. « Il n'a rien qui soit de l'homme, il est plein de petites haines contre tous les esprits virils... Il erre çà et là, raffiné, curieux, aux écoutes. Un être féminin au fond... Ses instincts inférieurs sont plébéiens.

1. *Flâneries inactuelles*, traduites par M. Henri Albert au *Mercure de France*.

— Révolutionnaire, mais passablement contenu par la crainte. »

C'est bien cela, mais à cette sensibilité anarchique s'alliait l'esprit le plus droit, le plus sain, le plus organique. Parlons mieux; c'était un esprit, c'était une raison : il n'y a point d'esprit, ni de raison qu'on puisse appeler révolutionnaires. La révolution est toujours un soulèvement de l'humeur. Toutes les fois qu'intervint son intelligence, Sainte-Beuve étouffa ce soulèvement : si bien que c'est peut-être dans la suite de ses études que se rencontreraient les premiers indices de la résistance aux idées de 1789 qui, plus tard, honora les Taine et les Renan. Un effort continué de simple analyse lui avait fait sentir l'infirmité de ces ambitieuses idées que la nature même juge et condamne chaque jour, par l'échec qu'elle leur inflige.

En ce cas, l'analyse fit donc ouvrage créateur. Elle fournit un conseil pratique, une direction pour agir. Si les romans de philosophie cousinesque consacrés au Bon et au Beau faisaient sourire Sainte-Beuve, c'est justement qu'il aidait, d'un autre côté, à la science positive du beau et du bon. Une Hygiène, une Morale, une Politique, une Esthétique même et même une Religion peuvent naître, en effet, par la suite des lents progrès de ce qu'il nommait finement son « Histoire naturelle des esprits ».

*
* *

Examiner chacune des sciences que cette Histoire naturelle rendit possibles serait bien mal proportionné au sujet de cet examen; mais il faut dire un mot de la première de toutes, celle qui régit la pensée et, de là, domine le reste.

*
* *

Si le goût de la vérité n'est, à son origine, qu'une passion comme les autres, cette passion acquiert, en s'exerçant, tous les éléments de sa règle. Elle sait s'y plier, à la condition d'être pure, d'être un vrai désir de savoir, aussitôt qu'elle observe qu'on ne trouve et qu'on ne transmet la vérité que sous certaines conditions, dans un certain ordre et moyennant certains sacrifices. Chef-d'œuvre initial de sagesse empirique : l'intelligence, mue par la passion qui lui est propre, prend garde de ne pas se laisser conduire par son moteur. Pour rester elle même, elle se tient au sentiment de ses sources et de ses limites; cette raison tempère ou mesure l'essor de sa curiosité, et celle-ci, gardant son ancien rang de principe de la science, échappe ainsi au risque de devenir principe d'anarchie et de barbarie.

Tout cela peut paraître abstrait; mais traduisons-le. Plutôt que de fonder certaines inférences sur des renseignements imparfaits et insuffisants, l'esprit maître de soi et capable de se régir différera d'en rien connaître, et, loin de se cacher de cette abstention, il en tirera de l'honneur. Dans l'intérêt de la science générale, il saura même ajourner beaucoup de curiosités, et la vertu de discrétion recevra, dans ce cas, un sens scientifique : on outre à peine cette discrétion généreuse quand, à l'exemple de certains positivistes, on hésite à se réjouir de la perfection des microscopes ou qu'on se fait scrupule d'observer les constellations[1].

Enfin l'appétit de savoir se peut même aussi refréner et tenir en respect par la considération de l'ordre public. Bien que fort jaloux des libertés de la plume, Sainte-Beuve se sépara des hommes de la seconde République pour se ranger à la contrainte impériale et, si la peur dont parle Nietzsche ne fut pas étrangère à sa résolution, celle-ci fut du moins approuvée sans réserves par sa raison. Puisque, en effet, l'ordre public est la condition même des progrès et de la durée de la science (il n'y eut guère de science quand l'anarchie chrétienne eut énervé l'État romain devant les barbares, entre le VIe et le Ve siècle[2]) comment la science pourrait-elle hésiter à

1. Voir la note IX.
2. Si ce n'est dans les monastères catholiques.

céder à l'ordre public? On ne scie point la branche sur laquelle on se trouve assis.

Il existe aujourd'hui un genre de fanatisme scientifique qui menace d'être funeste à la science : il ferait tout sauter pour éprouver un explosif, il perdrait un État pour tirer des archives et mettre en lumière un document « intéressant ». Ce système anarchique et révolutionnaire est de source métaphysique. Il n'a rien de rationnel. Proprement il consiste à remplacer le dieu des Juifs par la Curiosité, dite improprement *la Science*, mise sur un autel, faite centre du monde et revêtue des mêmes honneurs que Jéhovah. Cette superstition ne mérite pas plus de respect que les autres. Bien qu'elle soit fort à la mode parmi les savants. Sainte-Beuve ou l'empirisme organisateur lui donne son nom véritable : tantôt passion féconde, tantôt pure monomanie.

* *

Ou ces mots aimés de progrès, d'émancipation et d'autonomie intellectuelle, de raison libre et de religion de la science, ont perdu leur sens défini, ou cet Empirisme organisateur que j'ai rapidement déduit de l'Histoire naturelle des esprits constitue le système religieux et moral, parfaitement laïc, strictement rationnel, pur

de toute mysticité, auquel semble aspirer la France moderne.

Mais observons qu'en même temps la vieille France n'y répugne pas autant qu'elle répugne à Michelet et à Rousseau. Elle y est attirée d'abord par l'aspect ordonné et conservateur (au beau et ferme sens du mot) de tout le système. Elle y est retenue par un certain mépris que témoigne cet Empirisme pour le verbiage des courtisans du peuple. Cet Empirisme enseigne et professe en effet que l'ordre des sociétés, de quelque façon qu'on l'obtienne, importe plus que la liberté des personnes, puisque cela est le fondement de ceci; au lieu de célébrer l'égalité, même devant la loi, son attention se porte, instinctivement mais aussi méthodiquement, sur le compte des différences naturelles qui ne peuvent manquer de frapper un œil d'analyste; enfin, quand tant d'instituteurs publics fatiguent les oreilles de cette vieille France avec l'éloge de la plus molle sensiblerie dans les lois et les mœurs, l'Empirisme loue, au contraire, comme normale, une saine mesure d'insensibilité morale et physique.

Qu'est-ce que tout cela au regard de la vieille France, si ce n'est une réaction contre les idées de Jean-Jacques? Elle y reconnaît les principes de morale classique et de politique païenne qu'avait gardés si précieusement le catholicisme; et peut-être nos contemporains sont-ils

mieux éclairés sur cet ordre d'idées que ne le furent les jésuites de 1857, lorsqu'un ami d'Auguste Comte vint leur offrir l'alliance positiviste [1]. De ce qui est traditionnel ou « vieille France », l'Empirisme organisateur n'exclut à peu près rien, sinon peut-être les abus du sentiment chrétien. Mais ces grands abus, l'on peut dire que l'Église elle-même les neutralise ou les combat, puisqu'elle n'a jamais cessé de renier les sectes ignorantines ou iconoclastes qui sont nées de la lecture des livres juifs. Enfin cet Empirisme n'offre rien de sectaire. Il ne force personne. A peu près comme à l'Hygiène, il lui suffit que dépérissent tous ceux qui le négligent, personnes ou sociétés.

* * *

Ces remarques, qui nous éloignent de Sainte-Beuve autant qu'il s'est lui-même éloigné quelquefois de son type supérieur, ont du moins l'avantage de nous mêler aux plus nobles intelligences de sa famille. J'y trouve des naturalistes comme Taine et Renan, nommés réactionnaires, de ce que, ayant essuyé les maladies de leur époque, ils ont rétrogradé, en effet, jusqu'à la santé; des historiens comme Fustel de Coulanges qui

1. Voir la note X.

rapatria dans son art la raison qu'en avait chassée le procédé de Michelet; les élèves de cet Auguste Comte, dont l'influence, parallèle à celle de Sainte Beuve, eût mérité d'être honorée et soutenue par tous les pays de culture classique, mais dont on n'a même point célébré décemment le centenaire qui tombait en janvier dernier... J'y reconnais pareillement les économistes du groupe de Le Play, certains Balzaciens réfléchis et, sans nulle surprise, ceux des catholiques modernes qui n'ont point perdu les leçons de Maistre et de Bonald.

La compagnie de Sainte-Beuve réunit, comme on voit, tout notre fonds solide et sain. Elle enferme à peu près tous ceux des écrivains de notre siècle qui ne vont point à quatre pattes. La littérature contemporaine laisse voir ici autre chose qu'une brutalité vivace ou moribonde, et redevient intelligente, raisonnable, humaine, française. Il ne serait point surprenant que la France choisît un jour cette maison étroite, ce nom modeste et ce génie supérieur pour célébrer la fête de ses qualités distinctives. Tout compté, une fête nationale de Sainte-Beuve ne me semble pas une pure imagination.

Si les partis de droite pouvaient oublier ses passades d'anticléricalisme; si, à gauche, on savait ce que parler veut dire et qu'on y cherchât où elle est la liberté de la pensée; si les radicaux prenaient garde que Sainte-Beuve ne fut jamais sacristain et si les catholiques observaient

que non plus il ne se fit pas calviniste, bien qu'il ait fleureté du côté de Lausanne : eh bien! l'œuvre, le nom, la moyenne des idées de ce grand esprit, sans oublier ce prolongement naturel, leurs conséquences politiques, feraient le plus beau lieu du monde où se grouper dans une journée de réconciliation générale. On y saluerait l'espérance du Progrès véritable, qui, pour le moment, ne consiste qu'à réagir; et, d'entre les ruines du vieux mysticisme anarchique et libéral, se relèveraient les couronnes, les festons, les autels et la statue intacte de cette déesse Raison, armée de la pique et du glaive, ceinte d'olivier clair, ancienne présidente de nos destinées nationales.

ÉPILOGUE

ÉPILOGUE

— Et le peuple? me dira quelque vociférateur de la suite de Michelet.

Si l'on appelle peuple les illettrés, je répondrai qu'une fête de Sainte-Beuve ne l'ennuierait aucunement. Au contraire, il s'admirerait de toute son âme d'ainsi fêter autre chose que ses instincts.

Orphée a dû chanter aux tigres, pour les civiliser, ses plus nobles poèmes. Pour les personnes que cette observation ne toucherait pas, je les prie d'assister à la prochaine fête de saint Bonaventure dans une église de capucins. C'est un saint très docte et très sage, d'une théologie profonde, dont les mérites ne sont appréciés que de gens d'esprit : toutefois, les mendiants du porche et le petit peuple suivent son office de très bon cœur.

Aussi bien, cette fête de Michelet a-t-elle échoué[1]. Essayons, s'il vous plaît, de fêter un Bonaventure ou un

1. Voir la note XI.

Sainte-Beuve. Ce n'est pas la noblesse et l'élévation des idées qui fatigue et fait bâiller le peuple. On l'assomme de son propre panégyrique. Il enrage de voir que l'on s'encanaille pour lui. Le bon peuple veut des modèles. et l'on s'obstine à lui présenter des miroirs. Il se doute qu'on l'abrutit.

SABLE
COLLECTION
SABLE

NOTES

NOTE I

DE L'ESPRIT CLASSIQUE

« *La vieille France avait l'esprit classique.* » (Page 10).

Une erreur déplorable, due peut-être à des préjugés de professeur ou d'ancien élève, a conduit notre maître Taine à qualifier de classique l'esprit qui prépara la Révolution. Si l'on y réfléchit, l'antiquité classique eut ici une part infime. La bibliographie révolutionnaire ne comprend guère, en fait de livres classiques, que la *République* de Platon et les *Vies parallèles* de Plutarque; encore n'y sont-elles que de ce que le Père et Docteur des idées révolutionnaires, J.-J. Rousseau, leur a fait des emprunts de langage plus que de fond.

Plutarque fut d'ailleurs fort averti, déjà pénétré malgré lui, des idées sémitiques: car il naissait presque au moment où le souffle de l'Orient avait altéré la grande âme antique. Quant à Platon, il est, de tous les sages grecs, celui qui rapporta d'Asie le plus d'idées et les plus singulières; plus que tous ses confrères, il a été commenté et défiguré par les Juifs alexandrins. Ce qu'on nomme platonicisme, ce qu'on peut nommer plutarchisme, risque, si on l'isole, de représenter assez mal la sagesse d'Athènes et de Rome; il y a dans les deux doctrines des parties moins gréco-latines que barbares, et déjà « romantiques ».

Mais, avec ses physiciens et ses géomètres, avec ses sophistes, ses artistes et ses poètes logiciens, avec Phidias, avec Aristote qui ouvrit un monde nouveau, l'on peut dire que l'ancienne Grèce posa le fondement de la science, de la philosophie et de la religion positives; avec ses hommes d'État, ses historiens, ses moralistes, l'ancienne Rome déroula une si puissante leçon de politique réaliste que les Chambres anglaises et la Monarchie Capétienne ne l'ont point surpassée. Ni dans la famille, ni dans la cité des Anciens, rien n'est laissé à l'anarchie; l'arbitraire des chefs et les prescriptions des lois se tempèrent et se composent exactement. L'institution de l'esclavage enlève à la démocratie ses plus grandes difficultés; et, du reste, l'histoire malheureuse du dernier demi-siècle de la liberté athénienne, les avis répétés des Aristophane, des Xénophon, des Platon même et de tous les maîtres du génie attique, la rapidité de la consomption, l'éclat foudroyant de la chute sont de grands témoignages en faveur des aristocraties et des autres régimes d'autorité. Qui en prend connaissance se sent assez mal disposé pour le dogme du gouvernement populaire.

Dans l'ère moderne, la philosophie catholique se modèle de préférence sur Aristote: la politique catholique s'approprie les méthodes de la politique romaine. Tel est le caractère de la tradition classique. L'esprit classique, c'est proprement l'essence des doctrines de toute la haute humanité. C'est un esprit d'autorité et d'aristocratie. Nommer classique l'esprit de la Révolution, c'était donc dépouiller un mot de son sens naturel et préparer des équivoques.

La Révolution est venue d'un tout autre côté : la Bible de la Réforme, les statuts de la République de Genève, les

théologiens calvinistes, le vieux ferment individualiste de la Germanie auquel la Suisse trilingue servait déjà de truchement européen, enfin les élans personnels d'une sensibilité qui n'était retenue ni par des mœurs héréditaires, ni par de très fortes études, ni par une raison très saine, voilà les humbles causes des idées qui naquirent dans l'esprit de Rousseau. Par la magie de l'éloquence, elles entrèrent avec lui dans la vieille société française: loin d'y déterminer aucun état d'esprit classique, elles allèrent à détruire cet esprit de progrès et d'ordre. Qui niera que Rousseau n'ait ouvert l'ère romantique?

Justement parce que Taine a droit à tous les respects, il importait de faire voir comment on ne peut admettre un détail de son vocabulaire et pourquoi même on a le devoir de le contester.

NOTE II

LE GOUT DE CHAIR

> « *Chateaubriand désorganisa ce génie abstrait en y faisant prévaloir l'imagination, en communiquant au langage, aux mots, une couleur de sensualité, un goût de chair...* » (Page 10).

M'abstenant ici de critique littéraire, je ne saurais développer le sujet de cette remarque. Elle est, du reste, confirmée par la lecture attentive de toute belle page de Chateaubriand. Les phrases en paraissent évidemment formées pour mettre en valeur certaines expressions, certains vocables ou même certaines syllabes d'une éclatante volupté. Volupté faite mot, volupté faite succession et agencement de sonorités. Je ne saurais qualifier autrement son « grand secret de mélancolie » ou sa « molle intumescence des vagues ». Impossible de rien voir de plus sensuel : c'est une caresse physique sur les papilles labiales et linguales, sur les petites fibres de notre appareil auditif. On goûterait à ces discours comme on en baiserait dans l'air les espèces matérielles.

« Avant Chateaubriand, le mot était un signe, un signe abstrait et qui ne cessait d'être tel que par un vrai coup de

fortune; ce hasard lui-même valait ce qu'il valait, on ne s'appliquait point à le rendre régulier ni même fréquent; c'était à la lettre un bonheur d'expression, un accident heureux auquel on s'égayait sans trop y peser : car s'il venait à perdre cette qualité d'accident, on sentait qu'il perdait son prix. Enfin, le mot-réalité, le mot-couleur, le mot-parfum, le mot-sensation, le mot-objet pouvait bien venir sous la plume par jeu ou par humeur, il n'était en aucune sorte la fin du style. C'est Chateaubriand qui l'a élevé à cette dignité nouvelle. Chateaubriand tient moins à ce qu'il dit qu'à l'enveloppe émouvante, sonore et pittoresque de ce qu'il dit et, comme ce qu'il dit n'est rien qu'une suite d'images, ce n'est pas au système d'images qu'il nous veut attentifs, mais bien à l'imagé même de son discours, aux images diverses dont il est tout constitué; en d'autres termes, à la nature propre des mots qui le composent, puisque souvent ces images et ces mots ne font qu'un.

« Source de peine et de plaisir, vivant principe de toute la poésie, ayant des vertus personnelles et des aspects originaux que tout écrivain s'est appliqué depuis à dégager et à souligner : tel est le grade auquel Chateaubriand a promu le mot. Avant lui, la syntaxe et le style, c'est-à-dire le génie de la langue et la pensée de l'auteur, étaient au premier rang; ils sont, grâce à lui, descendus jusqu'au second, ayant cédé la place au vocabulaire. Les conséquences de cette révolution se sont continuées non seulement dans Hugo et ses contemporains mais jusque dans l'œuvre de ce romantique attardé que nous venons de perdre. » M. Stéphane Mallarmé. (*Revue Encyclopédique* du 15 octobre 1898).

NOTE III

LES DÉISTES[1]

> « *Examinée de près, elle diffère seulement par le lustre du pittoresque et les appels aux sens du déisme sentimental prolongé par les Allemands et les Suisses du salon Necker...* » (Page 11).

En dépit du grand préjugé que l'autorité de Voltaire a fait régner en France, c'est une question de savoir si l'idée de Dieu, du Dieu unique et présent à la conscience, est toujours une idée bienfaisante et politique.

Les positivistes font observer avec raison que cette idée peut aussi tourner à l'anarchie. Trop souvent révolté contre les intérêts généraux de l'espèce et des sous-groupements humains (patrie, caste, cité, famille), l'individu ne s'y soumet, en beaucoup de cas, que par nécessité, horreur de la solitude, crainte du dénûment : mais si, dans cette conscience naturellement anarchique, l'on fait germer le sentiment qu'elle peut nouer des relations directes avec l'Être absolu, infini et tout-puissant,

1. On trouvera page 61, en note, la raison pour laquelle j'ai estimé ne pas devoir changer une syllabe à la réimpression des cinq pages qui suivent [*1912*].

l'idée de ce maître invisible et lointain l'aura vite éloignée du respect qu'elle doit à ses maîtres visibles et prochains : elle aimera mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. A tout propos, non une fois comme le fit Antigone très légitimement, elle invoquera les lois éternelles et inécrites pour se soustraire aux lois qui lui seront le plus directement relatives. Elle frondera sans mesure les principes de la cité et de la raison. Ce commerce mystique inspire le scepticisme en spéculation, comme en pratique la révolte : il persuade que l'internelle force divine dicte tout jugement insuffisamment motivé et inspire les appétits qui contredisent à la règle. Tel est le multiplicateur immense qu'ajoute l'idée de Dieu au caprice individuel : accru à l'infini, multiplié par l'infini, chaque égoïsme se justifie sur le nom de Dieu et chacun nomme aussi divine son idée fixe ou sa sensation favorite, la Justice ou l'Amour, la Miséricorde ou la Liberté.

Il ne devrait y avoir qu'un cri parmi les moralistes et les politiques sur les dangers de l'hypocrisie théistique. Si, pour un instant, elle donne à chaque individu quelque ardeur et quelque ressort, ce n'est qu'une apparence; cette passagère excitation de l'orgueil ne vaut pas les maux qu'elle fait, puisqu'elle décompose et dissout tous les éléments de la communauté des hommes, non seulement l'État et ses modes divers, mais aussi la science, mais jusqu'à la pensée. L'individu perd de la sorte, outre les conditions de sa vie élémentaire, ses ornements et ses plaisirs supérieurs.

Ne fût-on ni moraliste ni politique, il faudrait avoir encore une grande horreur du déisme pour si peu que l'on ait de goût. Ce déisme enlève, en effet, aux passions leur air de nature, la simple et belle naïveté. Elle les pourrit, d'une ridi-

cule métaphysique : entendez Julie, Lélia, Emma, Elvire et tout le chœur des amoureuses romantiques protester, aux bras de l'amant, qu'elles ne l'ont reçu qu'en vertu d'une injonction de l'Être suprême !

Le mérite et l'honneur du catholicisme furent d'*organiser* l'idée de Dieu et de lui ôter ce venin. Sur le chemin qui mène à Dieu, le catholique trouve des légions d'intermédiaires : il en est de terrestres et de surnaturels mais la chaîne des uns aux autres est continue. Le ciel et la terre en sont tout peuplés comme ils l'étaient jadis de dieux (J. de Maistre, *Du Pape*, dernières pages).

Cette religion rend ainsi premièrement à notre univers, en dépit du monothéisme qui la fonde, son caractère naturel de multiplicité, d'harmonie, de *composition*. En outre, si Dieu parle au secret d'un cœur catholique, ces paroles sont contrôlées et comme poinçonnées par des docteurs, qui sont dominés à leur tour par une autorité supérieure, la seule qui soit sans appel[1], conservatrice infaillible de la doctrine : l'esprit de fantaisie et de divagation, la folie du sens propre se trouvent ainsi réduits à leur minimum ; il n'y a jamais qu'un seul homme, le Pape, qui puisse se permettre au nom de Dieu des égarements de pensée et de conduite, et tout est combiné autour de lui pour l'en garder.

Admirable système dans lequel chacun peut communiquer personnellement avec Dieu, à la condition de s'élever par ce

1. Cette autorité elle-même reconnaît aux chefs et aux princes une onction, une désignation divines d'où découlent l'indépendance de ceux-ci vis-à-vis d'elle et l'autonomie du pouvoir civil. Depuis la fâcheuse scission intervenue à l'ère chrétienne entre l'ordre religieux et l'ordre civil, je ne vois pas qu'on ait rien imaginé de meilleur

nom à des pensées plus générales, à de plus généreux sentiments[1], mais qui ne permet point qu'on attribue à l'infini ses propres bassesses, ni qu'on en autorise ses rébellions. Le Dieu catholique garde immuablement cette noble figure que lui a dessinée la haute humanité. Les insensés, les vils, enchaînés par le dogme, ne sont point libres de se choisir un maître de leur façon et à leur image. Celui-ci reste supérieur à ceux qui le prient.

En conclusion, le catholicisme propose la seule idée de Dieu tolérable aujourd'hui dans un État bien policé. Les autres risquent de devenir des dangers publics. Chez les anciens Israélites, les prophètes, élus de Dieu en dehors des personnes sacerdotales, furent des sujets de désordre et d'agitation. Depuis que ses malheurs nationaux l'ont affranchi de tout principat régulier et souvent de tout sacerdoce, le Juif, monothéiste et

1. Un écrivain libéral ennemi résolu de l'*Action française* et médiocrement respectueux de la vérité, M. Laberthonnière, a voulu tirer de ces réflexions sur le déisme inorganique une conséquence opposée à leur esprit et à leur texte, mais favorable aux tristes rêveries que ce malheureux nous impute. D'après lui, le déisme catholique ne trouve grâce devant nous qu'à titre d'instrument de règne mis à la disposition non pas même du bien public, mais, ce qui fait une seconde fausseté, d'une race de Forts conçue à la façon du barbare Nietzsche. Malheureusement pour cette ingénieuse et audacieuse folie, la phrase où je fais observer que la condition imposée au déisme catholique était de s'élever, par le nom de Dieu, « *à des idées plus générales, à de plus généreux sentiments* », cette petite phrase exclut de ma pensée toute imagination de cet ordre et renverse de fond en comble l'édifice de M. Laberthonnière. Mais qu'à cela ne tienne! Ce critique n'est pas embarrassé pour si peu. Lui qui pèse une à une toutes les syllabes des considérations ci-dessus, lui qui les interroge, les sonde, les torture dans leur moindre détail, il n'a pas un regard ni un mot pour cette phrase si explicite. Il l'a supprimée de son souvenir et de son regard. Il l'a abolie de mon texte. Et son livre et sa thèse, qui s'écrouleraient sans cela, sont échafaudés tout entiers sur cette prétérition vénimeuse! (1912)

nourri des prophètes, est devenu — M. Bernard Lazare et James Darmesteter ne nous le cachent point — un agent révolutionnaire. Le protestant procède absolument du juif : monothéisme, prophétisme, anarchisme, au moins de pensée. Le Vicaire savoyard est un déiste protestant. Dans les États restés fidèles à l'esprit de la « prétendue réforme religieuse » et qui n'ont point tourné, comme l'Allemagne du Nord, à l'athéisme pur[1], ou, comme l'Angleterre, à une copie de plus en plus étroite du catholicisme, l'idée de Dieu menace beaucoup plus qu'elle ne soutient.

1 Les protestants athées, mais qui se meuvent au milieu de coreligionnaires déistes, ne nient que le nom de Dieu. La plupart attribuent une valeur métaphysique à certaines idées de leur choix, qu'ils tirent ainsi du rang naturel et de la place fixée par la Logique universelle. Cette erreur les dispose à la sédition.

NOTE IV

CHATEAUBRIAND ET LES IDÉES RÉVOLUTIONNAIRES

> « *Louis XVIII n'eut pas de plus incommode sujet ni ses meilleurs ministres, de collègue plus dangereux...* » (Page 12).

M. André Maurel a publié, à la librairie de la *Revue Blanche*, un intéressant et profitable *Essai sur Chateaubriand*, écrit d'ailleurs avec un enthousiasme qui n'admet point de réserves.

Malgré d'extrêmes divergences dans l'appréciation, nous nous accordons, M. Maurel et moi, sur plus d'un point de fait. J'extrais du livre les textes suivants qui sont relatifs au héros. Page 158 : « *Il a désiré le pouvoir et dès qu'il le tient, il s'ennuie.* » (C'est qu'il voulait non s'en servir pour le service d'une idée, mais en jouir, assez noblement il est vrai.) Page 173 : « *A vrai dire, l'opposition était l'atmosphère de ce passionné.* » (Parce que c'est là que la personnalité politique se donne commodément et impunément carrière.) Page 205 : « *La liberté!... Il la proclamait seule féconde.* » (Il fut, en effet, toute sa vie un libéral, ou, ce qui revient au même, un anarchiste : je ne suis pas de ceux qui font de vaines différences

entre les idées de Jules Simon et celles de Ravachol : ces deux esprits ne connurent que des désaccords de méthode.)

Dans son analyse des écrits politiques, M. André Maurel fait ressortir que Chateaubriand demeura toujours attaché aux idées de la Révolution. Il est donc lamentable que des monarchistes puissent écrire le nom de Chateaubriand auprès de ceux de Maistre et Bonald.

Au contraire de ces deux philosophes royalistes, ce qu'il voulait c'était les idées de la Révolution sans les hommes et les choses de la Révolution. Il opinait de conserver la doctrine et de biffer l'histoire. Or, ceci ne se biffe pas et cela ne se peut garder dans une tête saine. Les idées de la Révolution sont proprement ce qui a empêché le mouvement révolutionnaire d'enfanter un ordre viable; l'association du Tiers État aux privilèges du clergé et de la noblesse, la vente, le transfert, le partage des propriétés, les nouveautés agraires, la formation d'une noblesse impériale, l'avènement des grandes familles jacobines, voilà des événements naturels et, en quelque sorte, physiques, qui, doux ou violents, accomplis sous l'orage ou sous le beau temps, se sont accomplis. Je les nomme des faits. Ces faits pouvaient fort bien aboutir à reconstituer la France comme fut reconstituée l'Angleterre de 1688 : il suffisait qu'on oubliât des principes mortels; les effets de ces mouvements une fois consolidés et ces faits une fois acquis, l'œuvre de la nature eût bientôt tout concilié, raffermi et guéri. Mais les principes révolutionnaires, défendus et rafraîchis de génération en génération (n'avons-nous pas encore une *Société des Droits de l'Homme et du Citoyen*?) ont toujours entravé l'œuvre naturelle de la Révolution. Ils nous tiennent tous en suspens, dans le sentiment du provisoire, la fièvre de

l'attente et l'appétit du changement. Il y eut un ancien régime ; il n'y a pas encore de régime nouveau : il n'y a qu'un état d'esprit tendant à empêcher ce régime de naître.

M. André Maurel exagère d'ailleurs les qualités et même, je crois bien, le rôle politiques de Chateaubriand. En fermant cet *Essai*, il convient de relire les lettres du grand homme à Mme de Duras, avec les réponses de celle-ci. Cette correspondance est un antidote assuré contre tous les panégyriques.

NOTE V

CHATEAUBRIAND EN JUILLET 1830

« *Tous les devoirs de loyalisme deviennent aussitôt faciles, et même agréables...* » (Page 13).

Les documents abondent. Il faut retenir la relation des journées de Juillet par le marquis de Kercado Molac, major général de la garde royale en 1830. Charles X vient d'abdiquer. Les royalistes se concertent pour faire proclamer Henri V. Chateaubriand doit prendre la parole à la Chambre des Pairs :

« Je suis fâché de le dire, écrit le marquis de Kercado, mais, à un pareil moment, M. de Chateaubriand me parut beaucoup trop occupé du rôle qu'il allait jouer en Europe, lorsqu'on le verrait, lui (disait-il), si maltraité, si méconnu par le gouvernement du roi, proclamer hautement le principe de la légitimité... » (*Revue hebdomadaire* du 30 juillet 1898). Il ne se perdait pas de vue et, ce jour-là, il éprouvait, devant son miroir, la double joie de pardonner à l'adversaire et de l'enterrer.

NOTE VI

MISÈRE LOGIQUE

> « *L'Université, même renforcée des leçons écrites de Herder et de Vico, ne suffit point à lui conférer ses quartiers de noblesse intellectuelle. On en a vu le résultat...* » (Page 22).

« L'abandon des études logiques », dit M. Renouvier, « a été poussé en France à un tel point que, si l'étude des mathématiques et en partie celle du droit n'apportaient pas quelque remède à ce mal, on trouverait peu de gens instruits qui sussent bien manier la réciproque, par exemple, et n'eussent pas l'habitude de semer leur conversation de paralogismes grossiers. » (*Log.*, tome II). Cet abandon est d'autant plus funeste que le romantisme et la démocratie ont eu pour effet d'environner la raison pure d'adversaires plus nombreux, plus puissants et plus intéressés.

Sur le même sujet que M. Renouvier, le Genevois Hennequin a remarqué l'affaiblissement des dons proprement intellectuels des Français depuis cent ans. Voir aussi le curieux ouvrage de M. Nordau, *Dégénérescence* (2 vol. in-8°, Paris, Alcan).

Encore Hennequin, Nordau, Renouvier s'occupent-ils ici des intelligences soumises à une culture générale assez profonde. Hors de ce cercle, dans le monde des spécialistes, les dommages sont plus considérables encore, si l'on en croit M. Alfred Fouillée. « Rétrécissement de l'intelligence », « égoïsme intellectuel », « individualisme moral », voilà les traits qu'il a comptés dans son curieux livre *Les Études classiques et la Démocratie :* « Ceux qui n'ont pas fait ces études dédaignent les idées générales, les *principes*, et ils prétendent s'en passer ! En réalité — on en a fait maintes fois la remarque — *ils acceptent sans contrôle parmi leurs idées courantes celles qui répondent le mieux à leurs préjugés individuels, et ils les érigent indûment en principes.* »

La remarque de M. Fouillée est très juste. Rapprochée de celles que l'on a lues plus haut, elle me paraît incomplète. L'abandon des études classiques n'est pas seule cause du fléau qu'il décrit. L'affaiblissement intellectuel des « spécialistes » vient de la misère logique qui règne dans la sphère supérieure des lettrés et des philosophes. Mais cette misère résulte de l'abandon des anciennes études théologiques ou, si l'on aime mieux, de ce que ces études si brusquement abandonnées n'ont été remplacées par rien.

Je parle de ces études en tant qu'études, toute question de foi religieuse mise de côté. Il est bien trop clair que la foi, dans chaque individu, est un principe d'unité et d'ordre et, entre les hommes divers, un lien politique. Il ne s'agit point de cela, mais des vertus pédagogiques de la théologie dans le catholicisme. A la différence de la théologie protestante, son caractère est de former une synthèse où tout est lié, réglé, coordonné depuis des siècles, par les plus subtils et les plus

vastes esprits humains, en sorte qu'on peut dire qu'elle enferme, définit, distribue et classe tout. Point de discussion inutile : tout aboutit. Les doutes se résolvent en affirmations ; les analyses, si loin qu'on les pousse, en reconstitutions brillantes et complètes, Voilà pour de jeunes esprits la préparation désirable. Ils pourront changer plus tard au dogme ce qu'ils voudront et, s'il leur plaît, se faire bouddhistes ou parsis. L'essentiel est qu'ils aient éprouvé les effets d'une discipline aussi forte. Ils réussiront de la sorte à marquer les éléments multiples d'une notion, et (comme répondait Mgr d'Hulst à un député radical qui riait de ses *distinguo*) ils oseront « distinguer pour ne pas confondre. » Ils seront exercés à juger de sang-froid et à raisonner avec suite. On les aura introduits à l'art de penser. La philosophie universitaire, enseignée en un an, a de plus le désavantage de se réduire dans beaucoup de cours à la seule morale, et quelle morale ! celle de Kant. Du reste, ce n'est pas au cœur, mais au cerveau, que se marque la race humaine ; même pour notre vie pratique, le meilleur traité de morale n'aura point l'efficacité du noble exercice logique qui instruit l'âme à bien penser.

Quelle que soit la décadence des études théologiques dans les séminaires, les catholiques contemporains ont conservé des traces de l'antique supériorité. Dans leurs établissements, la classe de théologie y commence en huitième, avec l'explication du catéchisme diocésain. Tout enfant y fait ainsi son apprentissage d'animal raisonneur. Après la première communion, ces leçons éminemment rationalistes se développent et s'étendent : on les jugerait mal sur les fantaisies malencontreuses de l'abbé Gaume, qui d'ailleurs se rapportent à

l'ordre scientifique beaucoup plus qu'au philosophique. Philosophiquement, ces cours d'instruction religieuse m'ont paru sans reproche. Ils familiarisent l'adolescent avec les finesses et les difficultés des idées générales; mieux que la grammaire et les mathématiques, ils le rompent à la logique. L'esprit acquiert par là de la délicatesse et de la vigueur. Il y peut sentir de bonne heure l'enthousiasme de la sagesse.

« Pour moi, m'écrit quelqu'un, je n'oublierai jamais le battement de cœur que me fit connaître, en troisième, notre maître d'instruction religieuse, M. l'abbé X..., quand il nous résuma, en des termes d'une netteté enivrante, l'argument du baron Cauchy en faveur de la thèse *qu'il n'existe pas de nombre infini*. Cet enchaînement magnifique de raisons bien groupées et étroitement assujetties les unes aux autres, terminées par le rigoureux et majestueux *C. Q. F. D.* cher aux géomètres, m'imprima pour la vie la divine notion de la pure lumière. Depuis, le fond de cette thèse m'a paru mériter un examen plus approfondi, mais le sentiment ne m'a plus quitté : je le conserve, continué par le souvenir, avec le même soin jaloux que mes premières impressions de lecture de l'*Odyssée*, d'*Antigone* et d'*Iphigénie à Aulis*. Si par la suite j'ai continué de raisonner, si j'en ai retiré quelques avantages, je le dois au plaisir qui me fut donné ce jour-là. » (*Soleil* du 6 octobre 1898.)

NOTE VII

LE CŒUR DE L'HOMME

> « *Il eût même exercé ce cœur à jouer aux échecs et à résoudre des fractions.* » (Page 23).

Ces remarques étaient faites et rédigées, lorsque M. Jean Brunhes a publié son discours sur *Michelet* (Paris, Perrin), couronné par l'Académie française. On distinguera dans cette brochure une analyse exacte et précise du naïf albigisme de Michelet et de sa « théorie » du combat entre la liberté et la fatalité dans l'histoire.

M. Brunhes extrait du livre des *Jésuites* cette phrase significative à laquelle j'avoue que je ne pensais pas, mais qui confirme parfaitement ma propre analyse. « Plus je creuse par l'étude, par l'érudition, par les chroniques et *plus je vois au fond des choses pour premier principe organique le cœur de l'homme, mon cœur.* » Notez que Michelet pourrait avoir raison si ces mots n'avaient que leur sens ; mais ils le dépassent de tous côtés.

NOTE VIII

SENTIMENT ET VÉRITÉ

« *Le résultat des opérations de ce cœur-prodige lui parut si parfait* » (Page 23).

On ne conteste pas que le sentiment n'ajoute de la force aux tableaux de l'histoire. Il colore, vivifie, fortifie la vue des faits; par là il la rend plus distincte et plus claire. Mais c'est une clarté qui naît de l'historien, non des choses; elle peut causer des erreurs.

Un exemple. Michelet est horrible dans ses descriptions de supplices. Mais l'horreur qu'il nous communique est celle qu'il eût éprouvée si, avec ses nerfs du XIXe siècle, il eût été présent à ces spectacles du XIVe ou du XVIe. Or rien n'est plus variable que le sentir. Depuis un siècle environ, tandis que décroissait l'intelligence nationale, il est certain que la sensibilité fit chez nous d'inquiétants progrès : bien qu'aimant la physiologie en histoire, Michelet néglige sans cesse cette vérité historique et physiologique, plus importante que la fistule de Louis XIV ou le mal de François Ier!... Ses peintures tiennent donc à nos nerfs un langage que ne tenait point la réalité aux nerfs des gens dont il s'occupe. Que d'anachronismes il en tire et, de ces anachronismes, que de folies!

M. Funck-Brentano a comparé la *Jeanne d'Arc* de Michelet aux études précises faites sur le même sujet par Siméon Luce. Le morceau, si vanté, a beaucoup perdu de son prix. Il serait curieux de montrer comment la plupart des erreurs de cette idylle nous arrivent tout droit du cœur de Michelet.

NOTE IX

TEMPÉRAMENT DE LA SCIENCE PAR LA SAGESSE

> « ...*Quand, à l'exemple de certains positivistes, on hésite à se réjouir de la perfection des microscopes ou qu'on se fait scrupule d'observer les constellations.* » (Page 40).

C'est moins la conscience, comme le croyait Rabelais, que la sagesse dont peut être tempérée la science. Il ne faut donc point se hâter de sourire des avertissements donnés par la philosophie à l'hystérie de quelques savants.

L'ancien directeur du positivisme, M. Pierre Laffitte, dans sa *Théorie générale de l'entendement*, parle « de ces appareils de précision par qui nos sens acquièrent une si extraordinaire puissance » et se demande si le résultat en est proportionnel à l'orgueil que nous en avons.

Il écrit :

« Loin de nous assurément la pensée de médire d'inventions dont plusieurs témoignent si éloquemment en faveur du génie humain et *nous rendent d'incontestables services en une foule de cas particuliers;* mais en quoi, nous le demandons, ces instruments si perfectionnés nous ont-ils aidés à trouver des lois? Ce dont nous sommes sûrs, en revanche,

c'est qu'ils ont contribué à en détruire, et qu'en nous montrant quantité de faits inaperçus, ils ont contribué à ruiner nombre de relations ou de similitudes que nous tenions pour démontrées, et qui, suffisantes pour la pratique, pouvaient sans danger être tenues comme certaines. La belle avance, en vérité! *Rien ne serait mieux assurément que de perfectionner notre faculté contemplative, s'il était en notre pouvoir de perfectionner du même coup la méditation.* Alors que nous embrassons déjà avec une difficulté singulière la marche des phénomènes que nos sens, dans leur médiocrité, nous révèlent, n'est-ce point folie que d'en chercher de nouveaux? N'est-ce point duperie que d'accumuler les obstacles, que de nous embarrasser de nos propres mains, que de compliquer le spectacle du monde quand il y aurait plutôt lieu de le simplifier? »

En admettant que cette sagesse soit un peu courte et qu'au milieu des mystères de l'univers il y ait profit pour la science à chercher parfois l'aventure, on voit ici sur quels principes se devrait régler tout au moins la conduite ordinaire de nos savants. Mais, sous couleur d'évolutionnisme, ils ont tous aujourd'hui la rage de la nouveauté, même fausse.

NOTE X

RENCONTRE DES ATHÉES ET DES CATHOLIQUES

« ...*les Jésuites de 1857, lorsqu'un ami d'Auguste Comte vint leur offrir l'alliance positiviste.* » (Page 43).

Le projet de liguer les athées et les catholiques n'est pas une imagination de M. Brunetière, comme on le répète souvent.

La dernière année de sa vie (1857), Auguste Comte députa l'un de ces disciples, Alfred Sabatier, au Gesu de Rome pour y négocier, avec le R. P. Beckx, une alliance entre le positivisme et l'Institut des Jésuites contre le déisme, le protestantisme et les autres formes de l'anarchie moderne « qui entretiennent la société dans un état permanent de fermentation ».

Le Français fut reçu par un dignitaire de l'Ordre, qui, dès les premiers mots, perdit le sens de l'entretien, car il prenait Auguste Comte pour Charles Comte, l'économiste. Les interlocuteurs se séparèrent, sans avoir eu contact, sur ces mots d'Alfred Sabatier : « Quand les orages politiques de l'avenir manifesteront toute l'intensité de la crise moderne, vous trouverez les jeunes positivistes prêts à se faire tuer pour vous

comme vous êtes prêts à vous laisser massacrer pour Dieu. »

Les choses ont marché depuis 1857. Du côté des Jésuites, mieux renseignés, est sorti un excellent analyste du positivisme : l'Autrichien Gruber[1]. D'autre part, « ces orages politiques de l'avenir » dont parlait Alfred Sabatier, sont devenus comme présents, et la crise intellectuelle semble plus forte de jour en jour. Celle-ci aura bientôt fait de déclasser les « libres penseurs » et les « incroyants », pour les répartir en esprits anarchiques et en esprits politiques, en *barbares* et en *citoyens*. Commentant la démarche de Comte et de Sabatier, le Dr Audiffrend écrivait, il y a peu d'années : « Le positivisme invite ceux qui ne croient plus en Dieu et qui veulent travailler à la régénération de leur espèce à se faire positivistes, et il engage ceux qui y croient à redevenir catholiques[2]. » « Athées » positivistes et catholiques théologiens ont là-dessus, au temporel comme au spirituel, de profonds intérêts communs, les intérêts de la tradition et du monde civilisé, me-

1. Un agrégé de philosophie, M. Georges Dumas, a résumé l'entretien du positiviste et du jésuite dans un article ironique et malicieux de la *Revue de Paris* (1er octobre 1898). Mais, bien qu'il ait conduit la suite de son histoire fort au delà de la mort de Comte, il s'est gardé de souffler mot des travaux du Père Gruber. M. Georges Dumas veut évidemment insister sur les différences du système catholique et du positivisme ; il néglige les ressemblances. Or, si les premières sont claires, elles sont d'ordre métaphysique et ne s'imposent point en un sujet de politique toute pure ; au lieu que les secondes, d'une égale clarté, sont ici d'intérêt capital. J'ai résumé ces ressemblances, ces sympathies, ces affinités, au cours d'une polémique avec M. Georges Renard, de *la Lanterne*, dans *La Gazette de France* des 11 et 23 juillet et 15 août 1898.

2. C'est d'ailleurs, à peine modifiée pour les termes, la formule dont se servait Auguste Comte dans une lettre à John Metcalf, en 1856 :

« *Il faut maintenant presser tous ceux qui croient en Dieu de revenir au catholicisme, au nom de la raison et de la morale ; tandis que, au même titre, tous ceux qui n'y croient pas doivent devenir positivistes.* »

nacés d'une dilapidation soudaine en même temps que d'une dégénérescence insensible. S'ils se distribuaient entre ces deux systèmes, l'un et l'autre énergiquement ordonnés, les défenseurs du genre humain auraient vite raison de leur adversaire, l'esprit de l'anarchie mystique. C'est contre cet esprit, ennemi-né des groupements nationaux aussi bien que des combinaisons rationnelles, que les deux Frances peuvent se réunir encore. Si elles ne parviennent à tomber d'accord de ce qui est vrai, il leur reste à s'entendre sur le bon et l'utile.

Je ne prétends point que cela arrive nécessairement ; mais si cela n'arrive pas, nous sommes perdus.

NOTE XI

LA FÊTE DE MICHELET

« ...*Aussi bien a-t-elle échoué* »... (Page 49.)

« Voilà les fêtes de Michelet terminées », écrit M. Ledrain, qui y a un peu présidé. « Nous leur aurions souhaité je ne sais quoi de plus populaire et de plus joyeux. Ç'a été partout des lectures et des conférences, quelque chose de froid et de puritain, un mélange de prêche et d'école normale. » (*Eclair*, 15 août 1898).

FIN

TABLE

Pages.

Dédicace I

Avant-propos III

Note à l'édition de 1912 IV

Chateaubriand ou l'Anarchie 7

Michelet ou la Démocratie 17

Sainte-Beuve ou l'Empirisme organisateur 29

Épilogue 49

Notes 51

I. De l'esprit classique 53

II. Le goût de chair 56

III. Les Déistes 58

IV. Chateaubriand et les idées révolutionnaires 63

V. Chateaubriand en Juillet 1830 66

VI. Misère logique 67

VII. Le cœur de l'homme 71

VIII. Sentiment et vérité 72

IX. Tempérament de la science par la sagesse 74

X. Rencontre des athées et des catholiques 76

XI. La fête de Michelet 79

IMPRIMÉ

PAR

PHILIPPE RENOUARD

19, rue des Saints-Pères

PARIS

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

BÉDIER (Joseph), *professeur au Collège de France*. **Les légendes épiques. Recherches sur la formation des chansons de geste.** 1908-1909, 2 in-8 chaque . . . . . 8 fr.
Grand Prix Gobert à l'Académie française.

BIRÉ (Edmond). **Légendes révolutionnaires**, 1893. In-8. . . 7 fr. 50

BIRÉ (Edmond). **L'année 1817**, 1895, in-8 . . . . . 7 fr. 50

CHAMPION (Pierre). **Vie de Charles d'Orléans (1394-1465).** 1911, fort volume in-8, xv-717 pages et 16 phototypies hors texte . . . 15 fr.

CHAMPION (Pierre). **La librairie de Charles d'Orléans.** 1910, in-8 et album in-fol. de 34 phototypies . . . . . 20 fr.

CHAMPION (Édouard). **Les idées politiques et religieuses de Fustel de Coulanges** (d'après des documents inédits). 1903, in-8 . . . 2 fr.

CHAMPION (Édouard). **Itinéraire de Paris à Jérusalem**, par Julien, domestique de Chateaubriand, publié d'après le manuscrit original. 5e édition. 1904, in-16, et facsimilés. . . . . 3 fr. 50

CHATEAUBRIAND. **Correspondance générale**, publiée pour la première fois avec une introduction, des notes et des tables par L. Thomas. Formera environ 5 volumes auxquels on souscrit. Paru t. Ier, fort vol. in-8, 400 pages et portrait inédit. . . . . 10 fr.

COCHIN (Augustin), *archiviste-paléographe*. **La crise de l'histoire révolutionnaire.** Taine et M. Aulard. In-8, 2e édition. . . . . 2 fr. 50

COCHIN (Augustin) et CHARPENTIER (Charles). **La campagne électorale de 1789 en Bourgogne.** 1904, in-8 . . . . . 1 fr. 50

GERARD-GAILLY (E.). **Un académicien grand seigneur et libertin au XVIIe siècle, Bussy-Rabutin, sa vie, ses œuvres et ses amies.** In-8 de xiii-427 pages . . . . . 6 fr.
Couronné par l'Académie française.

LE GOFFIC (Ch.). **La Bretagne et les Pays celtiques.** L'Ame Bretonne. I-II séries, 5e édition illustrée, chaque. . . . . 3 fr. 50
Vient de paraître : 3e *série* in-12, 3 fr. 50.

Dans cette nouvelle édition, complètement refondue et enrichie d'un nouveau tome inédit, c'est tout le passé de la vieille péninsule armoricaine, mœurs, traditions, croyances, littérature, etc., qui nous est présenté en une synthèse puissante. L'art breton, si original, y a sa place près de l'art dramatique, d'un archaïsme si savoureux. Le prêtre, le barde, le soldat sont étudiés dans des monographies spéciales. De fins et délicats portraits (Ernest Renan, Henriette Renan, Jules Simon, H. de La Villemarqué, F.-M. Luzel, N. Quellien, Emile Souvestre, l'amiral Réveillère, Jean-Louis Hamon, Gustave Geffroy, Yann Nibor, Jaffrennou-Taldir, etc.) achèvent de nous renseigner sur les caractères essentiels de l'*Ame Bretonne*.

Le livre de Charles Le Goffic, couronné par l'Académie française d'une de ses plus hautes récompenses, le prix Née, réservé à « l'auteur de l'œuvre la plus originale comme forme et comme pensée », ce livre ne fait pas seulement aimer la Bretagne : il l'explique.

LONGNON (Henri). **Pierre de Ronsard.** Essai de biographie. Ses ancêtres, sa jeunesse. 1912, in-8, xii-512 pages et *portrait* . . . . 8 fr.

VILLON (François). **Œuvres**, éditées par un ancien archiviste [Aug. Longnon], avec une introduction bio-bibliographique, un index des noms propres et un glossaire. 1911, in-12 de xvi-124 pages. . . . . 2 fr.
Quelques exemplaires sur hollande . . . . . 5 fr.

PARIS. — TYP. PH. RENOUARD.